

Les silences sauvages

Karin Serres

PRESSE ÉCRITE

L'Alsace, le 8 décembre 2019

Il s'agit de trois histoires qui, mises bout à bout, n'en font qu'une, celle d'espèces silencieuses face au monde bruyant. Trois femmes qui ont pour point commun de n'avoir au fond pas d'histoire, ou de toucher le bout. Invisibles, assourdies, presque inexistantes, elles font pourtant leur bout de chemin. Ce sont des chemins qui passent par des drames, des absences, des famines. Apparaît parfois un bout de grève et remonte à l'horizon une tranche de préhistoire. Histoire de dire que le temps passe, qui comme la limace laisse une trace grasse. Des chiens partout, tout au long de ces routes, mais pour finir il s'agit de limules, dont on ne sait pas trop s'il faut les retourner lorsqu'entre deux langues de vagues, on les trouve immobiles sur le sable, semble-t-il à l'envers, à l'autre bout d'un passé qui retourne à la mer. Ce qui fait en fin de conte un livre surprenant. qui au détour des pages, l'air de rien, peut même virer à l'atroce.

P.M.

Madame Figaro, 28 novembre 2019

Comment parler de situations socialement extrêmes sans tomber dans le misérabilisme ? En trois nouvelles, Karin Serres répond par les puissances de la poésie et de l'intériorité. Une femme brisée par un deuil s'embauche dans un café restaurant d'un pays de « pluie et de brume ». Une fois payée la maison de retraite de

sa grand-mère, une salariée n'a plus que son chien. Des héroïnes au bout du rouleau, mais qui trouvent l'énergie de résister dans leur capacité à se nourrir de la beauté et de l'étrangeté du monde. Une troisième, en déplacement professionnel, s'interroge sur sa toute nouvelle grossesse. Lac, rivière ou océan, l'eau est l'élément esthétique et spirituel majeur, libre et mystérieuse comme la fluide écriture à l'œuvre ici.

Isabelle Peltier

Libération, 13 septembre 2019

C'est sûrement la solitude qui unit les trois héroïnes de ces nouvelles. D'ailleurs, le lecteur ne connaît le nom d'aucune. Les autres personnages ne leur accordent pas suffisamment d'importance pour cela. L'auteure explique qu'elles «font toutes trois partie des gens qu'on ne regarde pas». Ce qui définit ces femmes se passe dans leur monde intérieur, riche et flirtant parfois avec la folie. A l'extérieur, elles cherchent quasiment à être invisibles. L'ouvrage s'inscrit dans la collection «Pabloïd» qui demande à un auteur de choisir un thème parmi les huit «emblèmes» qui fondent l'art selon Picasso: la naissance, la grossesse, la souffrance, le couple, la mort, la révolte, et «peut-être le baiser». On n'aurait pas parié dessus mais c'est la révolte que Karin Serres a choisie.

L.Be

Page des libraires, août-septembre 2019

Trois courts romans composent cet énigmatique recueil, instantanés de la vie de trois héroïnes ordinaires, anonymes, entre deux âges. Elles possèdent chacune la volonté d'être seules pour des raisons différentes, se glissant tout doucement hors du monde. Ces pages de vie déraillent au gré d'un vent contraire, d'un grain de sable déroutant. Dans « Sirène », le décor d'un bar s'offre comme la scène d'un théâtre sans surprises, d'un quotidien sans étincelle. Avec « Chien », c'est un gouffre dans lequel glisse lentement mais immanquablement une jeune femme. Enfin, avec « Limule », Karin Serres propose à son personnage de perdre ses repères le temps d'un déplacement professionnel à l'étranger. Cette solitude est poignante comme l'est la violence

quotidienne, inaudible, inconsciente, celle qui blesse et exclut. D'une écriture sensible et entêtante, Karin Serres remue le lecteur et l'eau du lac, de la rivière ou de l'océan viendra purger les doutes.

Jean-Baptiste Hamelin, Librairie Le Carnet à Spirales (Charlieu)

INTERNET

La Cause littéraire, 10 janvier 2020

<http://www.lacauselitteraire.fr/les-silences-sauvages-karin-serres-par-sylvie-zobda>

C'est une histoire d'effacement, d'une femme qui fait partie des meubles dans ce bar peuplé d'hommes avinés, d'une femme qui se plie en quatre pour payer la maison de retraite de sa grand-mère, d'une femme qui ne tire jamais la couverture à elle dans cette entreprise au rayonnement international. Le roman se décline en trois grandes parties, trois portraits de femmes solitaires en proie avec leurs angoisses, leurs fantômes, leurs difficultés du moment. Des femmes seules dont on ne connaît ni le nom ni le prénom, peu bavardes.

L'incipit l'annonce : « Elle est tellement silencieuse qu'elle se fond dans l'ombre des murs du café ». Elles oublient de parler par peur du ridicule ou par manque de confiance en elles, pour mieux se retrouver dans leur imaginaire. Tout devient possible lorsqu'elles se trouvent confrontées à elles-mêmes. Un amant mort revit, un enfant à naître – transparent – joue sur le bureau avec des trombones. La lisière avec le fantastique n'est pas loin, comme si un autre horizon était possible, cette croisée des mondes, fortement présente dans *Happa No Ko* (Le Rouergue, 2018), est une constante chez l'auteure. Le développement de la vie intérieure prend la forme matérielle d'un papillon tatoué sur un corps ou d'un embryon qui grossit :

« Il ressemble à tous les embryons de mammifères, avec son cœur qui fait une bosse énorme, les taches sombres de ses yeux et sa queue comme un dinosaure qui disparaîtra. Mais s'il se développe en prenant un autre embranchement que celui des humains ? S'il choisit de devenir un ours blanc, par exemple, ou un dauphin, ou un chien ? ».

Ces femmes marchent avant de commencer la journée pour dissiper les cauchemars de la nuit, pour promener le chien et trouver à manger, pour se détendre sur une plage américaine, comme Karine Serres marche elle-même pour s'aérer l'esprit après une journée d'écriture. Elles observent en pleine conscience leur environnement, un

paysage de brume, des intérieurs d'immeubles éclairés, une longue étendue de sable et s'imprègnent d'une déclinaison de petits détails, de feuilles mortes qui s'entassent ou de traces de limules sur le sable.

Leurs vies sociales sont limitées. Elles ne doivent rendre des comptes qu'à d'autres femmes, une patronne de bar, une grand-mère, une chef de service. Les hommes sont soit absents, soit morts, soit décevants comme ce comptable demandant chaque mois avec insistance le règlement des frais de pension exorbitants de la grand-mère.

Karin Serres met l'accent sur des histoires de femmes sans importance, parfois dans la pauvreté la plus absolue, dans une dépossession matérielle forte. Elles n'ont rien et ne sont pas grand-chose. Voilà ce qui fait l'intérêt de la lecture. Ecrire sur les silences, sur une réalité discrète contenue dans quelques sensations, odeurs ou bruits, un quotidien disséqué comme pour le rendre plus présent.

Peut-être faudrait-il lire ce roman à la façon d'une pièce de théâtre.

Trois portraits pour trois actes aux noms d'animaux : Sirène – Chien – Limule. Le bestiaire de Karin Serres évoque le passage entre un monde réel et celui de l'imaginaire, la mythique sirène se change en une vulgaire poupée gonflable, le chien se transforme en une bouée de survie, le limule, animal inchangé depuis l'ère primaire au sang bleu chargé de cuivre, arrive presque à retenir une jeune femme de passage. Le rapport entre les femmes et les autres espèces vivantes est intense. Le chien sert à bien se caler pour dormir, le dauphin présent au premier et au dernier acte redonne du courage comme le cygne croisé dans un moment d'abandon, le limule accentue la beauté sauvage de la plage.

Les décors sont épurés : un bar fatigué (« Rien n'a changé dans ce café-tabac, depuis très longtemps. Seules les longues bandes de papier tue-mouche qui pendent aux abat-jours sont remplacées quand elles ne collent plus, ou quand elles sont trop noires de petits corps morts »), un appartement vide, un hôtel dans une petite ville oubliée par le temps.

Les costumes forment une autre unité. Les femmes soignent leurs habits pour ne pas avoir à en changer, les transforment au besoin (« Tenant la robe à bout de bras, elle s'approche de l'assiette remplie de sang frais qu'elle s'était gardée pour plus tard, pour le goûter. Elle plonge sa robe à fleurs dedans et la regarde s'imbiber

progressivement. Lorsque la robe est entièrement rouge, elle l'essore au-dessus de la casserole de ragoût qui bout et l'étend sur le fil, couture bien droite, l'assiette vidée en dessous »). Un soin permanent est donné aux tissus.

Trois actes pour trois femmes ? La fin du roman nous laisse croire que les différentes dames ne feraient peut-être qu'une. Certains détails traversent les histoires, font référence aux autres actes. Les trois volets pourraient représenter un empilement d'expériences à différents moments de la vie. L'auteure n'impose rien de définitif dans la lecture, des pistes tout au plus.

Karin Serres signe un livre à son image, vagabond et plein de poésie, où la solitude est un acteur envahissant laissant la part belle aux rêves et à la richesse de la vie intérieure, comme un(e) auteur(e) est seul(e) face à sa page blanche et peuplé(e) de tout un monde en création.

Sylvie Zobda

Folavril, 12 octobre 2019

<https://folavrilivres.wordpress.com/2019/10/12/karin-serres-les-silences-sauvages/>

Ce curieux roman est composé de trois récits distincts, mettant en scène trois femmes, qui semblent avoir à peu près le même âge, quelque part entre jeunesse et vieillesse. Chaque récit porte le nom d'une créature : Sirène - Chien - Limule. Les femmes de cette trilogie féminine sont seules, en marge de la société ; elles n'ont que faire des conventions, elles n'ont pas de nom.

Il y a cette femme silencieuse qui débarque un matin au bar le Dauphin d'on ne sait où et qui finit par y rester pour faire la cuisine. De violents cauchemars peuplent ses nuits.

Et cette autre femme qui vit seule avec son chien dans un appartement sans électricité et sans eau courante. Qui vit de rien. Qui part au travail le matin, ne mange rien, chasse le canard dans la forêt le soir. Qui a tout sacrifié pour sa grand-mère.

Cette femme enfin, qui part sur la côte Est des Etats-Unis pour assister à un congrès. Chaque matin, elle prend l'habitude de marcher sur la plage qui se trouve en bas de son hôtel. Elle y découvre une espèce jusqu'alors inconnue pour elle : des horseshoe

crab – des limules. Elle se prend d'affection pour ces espèces de poêles à frire sur pattes, tout en apprivoisant l'enfant qu'elle porte en elle.

Trois récits où l'animalité demeure tapie dans un coin, prête à bondir, où la solitude est comme une seconde peau et où l'eau est un personnage à part entière : lac où l'on s'immerge, miroir, eau de pluie qui goutte sur le corps, mer. Les Silences sauvages est un bel ovni littéraire, étrangement poétique et surprenant, sur les mondes intérieurs et le sauvage.

Le goût des livres, 22 octobre 2019

<http://legoutdeslivres.canalblog.com/archives/2019/10/22/37714037.html>

"Le soleil s'est couché, les oiseaux se sont tus. Un avion passe haut dans le ciel, suivi par sa moustache de lait. Elle déteste ce moment, chaque jour, quand la nuit gagne, envahissant les pièces à l'électricité coupée, la repoussant devant les fenêtres, dans les lueurs du lampadaire, pour finir par l'envoyer au lit comme les poules, comme les bébés. Elle remonte le drap jusque sur son visage pour ne plus voir la pénombre vide qui l'entoure. Son lit, un radeau perdu au milieu d'un océan de plancher d'ombre".

Trois femmes, trois histoires captées à un moment significatif de leur vie. Elles ont en commun la solitude, une certaine incompréhension du monde qui les entoure, une manière personnelle de faire face.

Dans la première nouvelle, une femme en prise avec une perte insupportable va essayer de se recomposer une vie complètement différente et va presque y arriver avant d'être rattrapée par l'absurdité de la violence à l'état brut.

La seconde nouvelle est de loin la plus poignante et la plus magistrale. Une femme seule vit dans un appartement avec son chien. Elle travaille, mais est complètement démunie. Plus d'eau, plus d'électricité, plus de meubles, tout ce qui était vendable a été vendu et par-dessus tout des ruses à n'en plus finir pour cacher à son entourage son état de dénuement. Seule échappée dans cette vie sinistrée, les visites à sa grand-mère dans une maison médicalisée. La narratrice est amenée à des extrémités éprouvantes pour manger à peu près tous les jours. La chute de cette nouvelle réserve une surprise que je n'avais pas vu venir. Rien de spectaculaire, mais la démonstration

que perdue dans son monde intérieur, on peut passer complètement à côté de ce que sont les autres.

Le dernier texte est plus léger en apparence, avec une femme qui part à l'étranger pour son travail et s'attache à des détails concrets pour être à la hauteur de ce que son employeur attend d'elle. Evidemment derrière cette apparence, se dissimule un dilemme qui trouvera peut-être sa solution devant des limules - sortes de "poêles à frire" au bord de l'océan.

L'auteure le dit elle-même "Je partage ma vie entre deux sortes de mondes : celui dans lequel j'existe physiquement et celui que j'habite plus intérieurement, à travers mes fictions". Son monde intérieur est foisonnant, frôle parfois le fantastique et l'étrange et décrit admirablement les pensées qui nous assaillent, les états d'âme qui nous traversent.

Julie à mi mots, 29 septembre 2019

<https://julieamimots.wordpress.com/2019/09/29/karin-serres-les-silences-sauvages/>

Elles sont trois. Trois femmes, pour trois nouvelles, pour un recueil qui se lit comme trois histoires de vies, ou un roman des solitaires, des solitudes, un portrait de femme composite, les unes en écho aux autres. Elles sont trois femmes et leurs animaux totems, compagnons de vie ou de hasard, chien, cygne, limule. Elles sont trois femmes et leurs refuges, chambre d'hôtel, appartement anonyme, plage désertée.

Karin Serres raconte une condition d'être femme, de survivre, de tromper la mort, d'appriivoiser la solitude. Avec un je ne sais quoi, de farouche, de sauvage. Les silences surtout. La fierté, le secret, le chagrin. Tout enfoui sous une chape de : se taire. Comme si en ne disant pas, rien ne pouvait arriver. Et c'est vrai, jusqu'à un certain point. Jusqu'à ce que l'extérieur s'immisce dans l'ordinaire banal. Le fissure. L'effondre.

Elles sont trois, et impossible de dire à l'avance laquelle va toucher son lecteur. Laquelle va venir titiller un petit quelque chose, au fond, une envie, un regret, une image, un silence justement. Parce qu'elles sont à la fois semblables, et si différentes.

Enfermées dans le monde qu'elles se sont créé, bulle de protection, face au monde, parfois contre lui. Face aux gens. Parfois pour s'armer contre leur gentillesse, leur humanité. Parfois pour répondre à leur indifférence.

Karin Serres écrit avec une douceur immense. Et peut-être une histoire d'eau ? Qu'elle décrit comme miroir et allié. Ses trois récits enveloppent, dégageant une forme de sérénité, au-delà du chagrin, de la réserve.

Silences sauvages et un roman-nouvelles dont on sort grandi. Ses femmes laissent errer leurs silhouettes, quelque part, au bord de l'eau, habitées par leurs existences, qu'elles transforment en quêtes intérieures, avec ce geste, indispensable : toucher du doigt la beauté. Un dessin, une ligne d'horizon, un rituel. Pour survivre.